

ce n'est pas ainsi que vous auriez
pu me reconquérir. Adieu!

(Elle lui jette son argent au visage et sort.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE SALLUS, seule dans
son salon, comme au premier acte. Elle écrit,
puis lève les yeux vers la pendule.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Jacques de Randol!

JACQUES DE RANDOL, après lui avoir
baisé la main.

Vous allez bien, Madame?

MADAME DE SALLUS.

Assez bien, merci.

(Le domestique sort.)

JACQUES DE RANDOL.

Qu'y a-t-il? Votre lettre m'a bouleversé. J'ai cru un accident arrivé et je suis accouru.

MADAME DE SALLUS.

Il y a, mon ami, qu'il faut prendre une grande résolution et que l'heure est très grave pour nous.

JACQUES DE RANDOL.

Expliquez-vous.

MADAME DE SALLUS.

Depuis deux jours, j'ai subi toutes les angoisses que puisse endurer le cœur d'une femme.

JACQUES DE RANDOL.

Que s'est-il passé?

MADAME DE SALLUS.

Je vais vous le dire, et je vais m'efforcer de le faire avec calme

pour que vous ne me croyiez pas folle. Je ne puis plus vivre ainsi... et je vous ai appelé...

JACQUES DE RANDOL.

Vous savez que je suis à vous.
Dites ce que je dois faire...

MADAME DE SALLUS.

Je ne puis plus vivre près de lui.
C'est impossible. Il me torture.

JACQUES DE RANDOL.

Votre mari?

MADAME DE SALLUS.

Oui, mon mari.

JACQUES DE RANDOL.

Qu'a-t-il fait?

MADAME DE SALLUS.

Il faut remonter à votre départ,
l'autre jour. Quand nous avons été
seuls, il m'a d'abord fait une scène
de jalousie à votre sujet.

JACQUES DE RANDOL.

A mon sujet?

MADAME DE SALLUS.

Oui, une scène prouvant même
qu'il nous espionnait un peu.

JACQUES DE RANDOL.

Comment?

MADAME DE SALLUS.

Il avait interrogé un domestique.

JACQUES DE RANDOL.

Rien de plus?

MADAME DE SALLUS.

Non. D'ailleurs cela n'a pas d'im-
portance, et il vous aime beaucoup
en réalité. Puis, il m'a déclaré son
amour. Moi, j'ai peut-être été trop
insolente... trop dédaigneuse, je ne
sais pas au juste. Je me trouvais
dans une situation si grave, si
pénible, si difficile, que j'ai tout osé
pour l'éviter.

JACQUES DE RANDOL.

Qu'avez-vous fait?

MADAME DE SALLUS.

J'ai tâché de le blesser de telle sorte qu'il s'éloignât de moi pour toujours.

JACQUES DE RANDOL.

Vous n'avez point réussi, n'est-ce pas?

MADAME DE SALLUS.

Non.

JACQUES DE RANDOL.

Ça ne réussit jamais, ces moyens-là, au contraire; ça rapproche.

MADAME DE SALLUS.

Le lendemain, pendant tout le déjeuner, il avait l'air méchant, excité, sournois. Puis, au moment de se lever de table, il m'a dit : « Je n'oublierai point votre procédé d'hier, et je ne vous le laisserai pas oublier non plus. Vous voulez la guerre, ce sera la guerre. Mais je vous préviens que je vous dompterai, car je suis le maître. » — Je lui ai répondu : « Soit. Mais, si vous me poussez à bout, prenez garde... Il ne faut pas jouer avec les femmes... »

JACQUES DE RANDOL.

Il ne faut surtout pas jouer ce jeu-là avec sa femme... Et il a répondu ?

MADAME DE SALLUS.

Il n'a pas répondu, il m'a brutalisée.

JACQUES DE RANDOL.

Comment ? Il vous a frappée ?

MADAME DE SALLUS.

Oui et non. Il m'a brutalisée,

étreinte, meurtrie. J'en ai gardé des noirs tout le long des bras. Mais il ne m'a point frappée.

JACQUES DE RANDOL.

Alors, qu'a-t-il fait ?

MADAME DE SALLUS.

Il m'embrassait, en cherchant à maîtriser ma résistance.

JACQUES DE RANDOL.

C'est tout?...

MADAME DE SALLUS.

Comment, c'est tout?... Vous trouvez que ce n'est pas assez... vous?

JACQUES DE RANDOL.

Vous ne me comprenez pas : je voulais savoir s'il vous avait battue.

MADAME DE SALLUS.

Eh non! ce n'est pas cela que je crains de lui!... J'ai pu heureusement atteindre la sonnette.

JACQUES DE RANDOL.

Vous avez sonné?

MADAME DE SALLUS.

Oui.

JACQUES DE RANDOL.

Oh! par exemple!... Et quand le domestique est venu, vous l'avez prié de reconduire votre mari?

MADAME DE SALLUS.

Vous trouvez cela plaisant?

JACQUES DE RANDOL.

Non, ma chère amie, cela me désolé; mais je ne puis m'empêcher de juger la situation originale. Pardonnez-moi... Et après?

MADAME DE SALLUS.

J'ai demandé ma voiture. Alors, aussitôt après le départ de Joseph, il m'a dit, avec cet air arrogant que vous lui connaissez : « Aujourd'hui ou demain, peu m'importe!... »

JACQUES DE RANDOL.

Et?...

MADAME DE SALLUS.

C'est presque tout.

JACQUES DE RANDOL.

Presque?...

MADAME DE SALLUS.

Oui, car je me barricade chez moi à présent, dès que je l'entends rentrer.

JACQUES DE RANDOL.

Vous ne l'avez pas revu?

MADAME DE SALLUS.

Oui, plusieurs fois;... mais quelques instants, chaque fois, seulement.

JACQUES DE RANDOL.

Que vous a-t-il dit?

MADAME DE SALLUS.

Presque rien. Il ricane ou il demande avec insolence : « Êtes-vous moins farouche, aujourd'hui? » Enfin, hier soir, à table, il a apporté un petit livre qu'il s'est mis à lire

pendant le diner. Comme je ne voulais pas paraître gênée ou anxieuse, j'ai dit : « Vous prenez décidément envers moi des habitudes d'exquise courtoisie. » — Il sourit. — « Lesquelles? » — « Vous choisissez, pour lire, les instants où nous sommes ensemble. » Il répondit : « Mon Dieu, c'est votre faute, puisque vous ne me permettez pas autre chose. Ce petit livre est d'ailleurs fort intéressant : il s'appelle le Code! Voulez-vous me permettre de vous en faire connaître quelques articles qui vous plairont certainement? » — Alors il m'a lu la

loi, tout ce qui concerne le mariage, les devoirs de la femme et les droits du mari; puis il m'a regardée, bien en face, en demandant: « Avez-vous compris? » — J'ai répondu sur le même ton: « Oui, trop: je viens de comprendre enfin quelle espèce d'homme j'ai épousé! » Puis je suis sortie, et je ne l'ai plus revu.

JACQUES DE RANDOL.

Vous ne l'avez pas vu aujourd'hui?

MADAME DE SALLUS.

Non: il a déjeuné dehors. Alors,

moi, j'ai songé, et je suis décidée à ne plus me trouver en face de lui.

JACQUES DE RANDOL.

Êtes-vous sûre qu'il n'y ait pas là dedans beaucoup de colère, de vanité froissée par votre attitude, beaucoup de bravade et de dépit? Peut-être sera-t-il très gentil tout à l'heure. Il a passé sa soirée d'hier à l'Opéra. La Santelli a eu un gros succès dans *Mahomet*, et je crois qu'elle l'a invité à souper. Or, si le souper a été de son goût, peut-être est-il à présent d'une humeur charmante.

MADAME DE SALLUS.

Oh ! que vous êtes irritant !... Comprenez donc que je suis au pouvoir de cet homme, que je lui appartiens, plus que son valet et même que son chien, car il a sur moi des droits ignobles. Le Code, votre code de sauvages, me livre à lui sans défense, sans révolte possible : sauf me tuer, il peut tout. Comprenez-vous cela, vous ? comprenez-vous l'horreur de ce droit ?... Sauf me tuer, il peut tout !... Et il a la force, la force et la police pour tout exiger !... et moi, je

n'ai pas un moyen d'échapper à cet homme que je méprise et que je hais ! Oui, voilà votre loi !... Il m'a prise, épousée, puis délaissée. Moi, j'ai le droit moral, le droit absolu de le haïr. Eh bien ! malgré cette haine légitime, malgré le dégoût, l'horreur que doit m'inspirer à présent ce mari qui m'a dédaignée, trompée, qui a couru, sous mes yeux, de fille en fille, il peut à son gré exiger de moi un honteux, un infâme abandon !... Je n'ai pas le droit de me cacher, car je n'ai pas le droit d'avoir une clef qui ferme

ma porte. Tout est à lui : la clef, la porte et la femme!... Mais c'est monstrueux, cela! N'être plus maître de soi, n'avoir plus la liberté sacrée de préserver sa chair de pareilles souillures ; ne voilà-t-il pas la plus abominable loi que vous ayez établie, vous autres ?

JACQUES DE RANDOL.

Oh! je comprends bien ce que vous devez souffrir, mais je ne vois point de remède. Aucun magistrat ne peut vous protéger ; aucun texte ne peut vous garantir.

MADAME DE SALLUS.

Je le sais bien. Mais quand on n'a plus ni père ni mère, quand la police est contre vous et quand on n'accepte pas les transactions dégradantes dont s'accrochent la plupart des femmes, il y a toujours un moyen.

JACQUES DE RANDOL.

Lequel ?

MADAME DE SALLUS.

Quitter la maison.

JACQUES DE RANDOL.

Vous voulez?...

MADAME DE SALLUS.

M'enfuir.

JACQUES DE RANDOL.

Seule?

MADAME DE SALLUS.

Non, — avec vous.

JACQUES DE RANDOL.

Avec moi ! Y songez-vous ?

MADAME DE SALLUS.

Oui. Tant mieux. Le scandale empêchera qu'il me reprenne. Je suis brave. Il me force au déshonneur, il sera complet, éclatant, tant pis pour lui, tant pis pour moi !

JACQUES DE RANDOL.

Oh ! prenez garde, vous êtes dans une de ces minutes d'exaltation où l'on commet d'irréparables folies.

MADAME DE SALLUS.

J'aime mieux commettre une fo-

lie, et me perdre, puisqu'on appelle cela se perdre, que de m'exposer à cette lutte infâme de chaque jour dont je suis menacée.

JACQUES DE RANDOL.

Madeline, écoutez-moi. Vous êtes dans une situation terrible, ne vous jetez pas dans une situation désespérée. Soyez calme.

MADAME DE SALLUS.

Et que me conseillez-vous ?...

JACQUES DE RANDOL.

Je ne sais pas, ... nous allons voir. Mais je ne puis vous conseiller un scandale qui vous mettrait hors la loi du monde.

MADAME DE SALLUS.

Ah ! oui, cette autre loi qui permet d'avoir des amants avec pudeur, sans blesser les bienséances !

JACQUES DE RANDOL.

Il ne s'agit pas de cela, mais de ne point mettre les torts de votre côté,

dans votre querelle avec votre mari.
Êtes-vous décidée à le quitter ?

MADAME DE SALLUS.

Oui.

JACQUES DE RANDOL.

Bien décidée ?

MADAME DE SALLUS.

Oui.

JACQUES DE RANDOL.

Pour tout à fait ?

MADAME DE SALLUS.

Pour tout à fait.

JACQUES DE RANDOL.

Eh bien ! soyez rusée, adroite.
Sauvegardez votre réputation, votre
nom, ne faites ni bruit ni scandale,
attendez une occasion...

MADAME DE SALLUS.

Et soyez charmante quand il ren-
trera, prêtez-vous à ses fantaisies...